



Mémoire d'Auschwitz ASBL  
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 512 79 98  
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

## La marche sur Rome : entre histoire et mythe

Yannik van Praag  
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Octobre 2022

Professeur émérite en histoire contemporaine à l'université Paris-Nanterre, élève de Pierre Milza et de Renzo De Felice, Didier Musiedlak est l'un des spécialistes reconnus du fascisme italien. 100 ans après la marche sur Rome qui a permis l'accession de Mussolini au pouvoir, il se propose de revenir sur ces journées d'octobre 1922, d'évaluer leur réelle portée historique et de tenter de distinguer « la réalité originelle » du mythe tel qu'il s'est progressivement construit. La tâche n'est pas mince. L'événement a pris corps dans l'imaginaire collectif comme un moment où le cours de l'histoire a basculé. L'historiographie à son sujet est abondante, les différentes interprétations également. Qu'est-ce que la marche sur Rome ? Une insurrection ? Une révolution ? Quelle est son importance véritable dans l'histoire du 20<sup>e</sup> siècle ? Sommes-nous encore tributaires du mythe construit par l'Italie fasciste ? Les questions sont nombreuses et Didier Musiedlak s'attache à y répondre avec méthode et objectivité.

Didier Musiedlak

### *La marche sur Rome : entre histoire et mythe*



Il se penche tout d'abord sur l'émergence du fascisme, indissociable des nouvelles représentations, identités et cultures politiques nées du traumatisme de la Première Guerre mondiale. Il rappelle les principaux éléments de contexte de l'Italie d'après-guerre, sa grande instabilité sociale et politique et la crainte de ses élites qu'une révolution de type bolchévique puisse les balayer. Il retrace la structuration du mouvement fasciste, les enjeux mémoriels qui le traversent, la rapide érosion de sa composante de gauche, sa militarisation à travers le squadriste et la milice, etc.

On entre ensuite dans le cœur du sujet, à savoir les conditions de l'organisation de la marche. Le développement est abondamment sourcé – avec des archives jusque-là inédites, provenant de protagonistes de premier plan, comme les quadrumvirs Italo Balbo et Cesare Maria De Vecchi –, précis, dense. L'auteur retrace les événements et les rencontres préalables, croise les sources afin de déduire le plus scrupuleusement possible le rôle de chacun des acteurs clés. Il décortique les moments préparatoires et les analyse à l'aune de ce que la mythologie fasciste a construit par la suite. Il s'arrête longuement sur la réunion du 16 octobre à Milan où Mussolini s'est entouré des personnalités qu'il jugeait les plus à même de diriger une opération de cet ordre. Il s'interroge sur l'absence manifeste de Michele Bianchi à celle-ci. Michele Bianchi est le secrétaire du Parti national fasciste, le « cerveau politique », le chef désigné de l'insurrection, comme il sera considéré par la suite par le régime. Ces questionnements ne sont pas des ergoteries d'historien. Il s'agit de savoir quelle était véritablement la force du camp en faveur de l'option insurrectionnelle – dont Bianchi était l'un des principaux représentants – moins de 15 jours avant la marche. Il note par ailleurs combien les chefs du parti insistaient sur les lacunes et l'impréparation militaire de leurs troupes. Le récit des journées d'octobre qui sera fixé par le régime s'avère bien loin de la réalité. Lorsqu'une décennie plus tard, les fascistes commémorent la marche, le récit des origines ne souffre, selon Didier Musiedlak, plus aucune ambiguïté :

« Le fascisme était le produit d'une insurrection et c'est cette seule vérité qu'il convenait de reprendre pour la postérité. Évoquer certains aspects peu glorieux des tractations effectuées avec les institutions libérales, en lieu et place d'une révolution, relevait d'un temps révolu et inacceptable pour le régime. »<sup>1</sup>

Dans ce tableau du fascisme italien en 1922, ressortent bien les courants (nationalistes, monarchistes, révolutionnaires), les tensions qui le traversent et combien l'organisation de la marche fut une affaire de compromis. L'indécision sur les buts et la stratégie reste ostensible durant toutes ces journées d'octobre, même lorsque les milices sont entrées en action. La voie insurrectionnelle était loin d'être l'option privilégiée à la tête du parti. Mussolini lui-même appréhendait ce saut dans l'inconnu et cherchait avant tout à obtenir le concours de la droite, l'accord du roi et à assurer un arrangement aux contours légaux.

Dès le 27 octobre, les squadristes, à travers le pays, occupent des lieux publics, des préfectures, tentent des mouvements de fraternisation dans les casernes, tandis que 20 000 hommes<sup>2</sup> entament leur marche sur Rome. Mussolini a, quant à lui, gagné Milan, d'où il pourra aisément rejoindre la Suisse si la situation tournait mal. En effet, il sait qu'en cas de réaction résolue du gouvernement, ses troupes bigarrées n'ont pas la moindre chance face à une armée plus nombreuse et bien mieux équipée.

Les hésitations du *duce* sont connues, les tractations des fascistes avec le Palais et les représentants de l'Italie libérale également. L'un des intérêts du livre repose sur la minutie avec laquelle les négociations et les atermoiements sont examinés et intégrés au contexte politique de l'époque.

---

<sup>1</sup> Didier Musiedlak, *La marche sur Rome : entre histoire et mythe*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2022, p. 93.

<sup>2</sup> Le chiffre de 26 000 hommes, communément repris, est surévalué selon Didier Musiedlak.

Les préparatifs de l'insurrection et de la prise légale du pouvoir ont été menés simultanément. L'auteur offre une analyse en profondeur de nombreuses sources à disposition pour reconstituer les journées qui précèdent la marche. Il montre combien toutes les options se sont retrouvées sur la table, la direction fasciste envisageant les différentes réactions du pouvoir politique et de l'armée, avec comme préoccupation principale d'éviter toute confrontation directe avec cette dernière. Il s'attache à discerner les mobiles et motivations des personnalités de premier plan sur qui Mussolini a pu compter pour lui ouvrir les portes du pouvoir, tels les anciens présidents du Conseil Giovanni Giolitti et Antonio Salandra qui joueront les courroies de transmission – non sans des visées très personnelles – entre les fascistes et des représentants de l'Italie institutionnelle et politique. Il montre aussi combien l'autorité politique s'est dérobée face aux menaces, refusant jusqu'au bout de recourir à la force, pourtant totalement légitime face à une telle entreprise de sédition. Il revient également sur l'attitude ambiguë du roi tout au long de la crise, rappelant les initiatives des fascistes – le rôle de Cesare Maria De Vecchi fut ici déterminant – pour qu'il soit mis au courant de l'évolution des opérations de façon continue. Les raisons qui ont poussé le souverain à refuser de signer l'état de siège le matin du 28 octobre restent obscures, mais il semble que le fascisme et ce qu'il impliquait en termes de restauration de l'autorité de l'État ne manquait pas d'attrait à ses yeux ni auprès des forces armées dont il était le chef.

« L'opération fut le résultat d'une décision qui associa étroitement le militaire et le politique. Le roi réussit à canaliser le mouvement dans sa dimension insurrectionnelle pour le faire entrer dans le lit de la constitution tout au moins pour la prise du pouvoir. »<sup>3</sup>

L'auteur mène également une intéressante réflexion sur la mémoire de la marche et le mythe révolutionnaire perpétués par le régime au cours du temps. Le fascisme ne pouvait qu'être issu d'un processus révolutionnaire. Il devait répondre aux aspirations des masses et à la nécessaire régénération de la nation, pas résulter de tractations et de compromis. Qui plus est avec une bourgeoisie libérale tant honnie par le fascisme originel. Mais dans les faits, le nouvel État n'a pas amené de transformation si radicale de la société. Il a permis la collaboration, sinon la fusion, entre des élites provenant d'horizons multiples (nationalistes, monarchistes, libéraux conservateurs, etc.), qui se montreront d'ailleurs de moins en moins politisées à mesure que la dictature s'installe. Le régime a pourtant magnifié la marche. Il l'a célébrée comme un authentique moment révolutionnaire, ce qu'elle ne fut pas. Ce récit mythifié a servi à légitimer le pouvoir, essentiellement celui de Mussolini, dont on finira par ne conter que les seuls exploits, aux dépens de ceux de ses anciens compagnons d'armes, ce qui permettra au *duce* de ramener à lui toute la paternité du régime.

« C'est en fait le régime qui assigna à la marche une place et une valeur démesurées en rendant l'événement monstrueux en l'incorporant comme la pièce maîtresse de la "révolution fasciste." »<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 166.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 199.

En définitive, le livre offre un éclairage passionnant sur le contexte où le fascisme est né et une déconstruction en règle d'un récit qui a la vie dure. Il démontre de manière rigoureuse que l'arrivée au pouvoir de Mussolini s'est jouée bien davantage en coulisse que dans la rue. Il ouvre aussi d'intéressantes réflexions sur la construction des récits nationaux. Un texte dense, parfois pointu, mais incontestablement nécessaire.



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

*Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.*

*À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.*

*Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.*